

## Félix Rose

### « Les Rose n'est pas un film militant, mais un film de famille »

Jason Béliveau

---

Number 324, October 2020

Les Rose

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95050ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Béliveau, J. (2020). Félix Rose : « Les Rose n'est pas un film militant, mais un film de famille ». *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 6–9.



# Félix Rose

« J'avais six ou sept ans lorsque j'ai pris conscience de ce qu'avait fait mon père. Je ne comprenais pas comment il pouvait avoir été responsable de la mort d'un homme. C'est à cet âge que j'ai commencé à me questionner, mais j'étais trop jeune pour aborder un sujet aussi grave avec lui. »

## « *Les Rose* n'est pas un film militant, mais un film de famille »

**Le documentariste Félix Rose cumule plusieurs années d'expérience sur divers projets, courts et longs, conçus tant pour la salle de cinéma que pour le Web. Avec Éric Piccoli, il fonde en 2010 Babel Films, qui produit les séries *L'Écrivain public* ainsi que le collectif de courts métrages historiques *Je me souviens*. En 2017, il signe, toujours avec Piccoli, le long métrage documentaire *Yes*, au sujet du référendum pour l'indépendance de l'Écosse de 2014. Après huit ans de recherches, il nous présente aujourd'hui son projet le plus ambitieux et intime : un documentaire au sujet de sa famille, et plus précisément au sujet de son père, le militant Paul Rose, membre de la cellule Chénier du Front de libération du Québec (FLQ) qui enleva le ministre Pierre Laporte le 10 octobre 1970.**

JASON BÉLIVEAU

*Jason Béliveau: Ton père, Paul Rose, est sans doute l'une des figures les plus controversées de l'histoire politique du Québec. Quelle image de ton père voulais-tu proposer avec ce projet ?*

*Félix Rose:* Déjà, très jeune, je savais que mon père était une figure polarisante. Mais l'homme que je connaissais ne correspondait pas à la figure historique

présentée dans les médias, radicale, révolutionnaire, le poing braqué en l'air. Mon père a toujours été militant, mais il n'était pas le stéréotype d'un être dogmatique. Il a été professeur, négociateur à la CSN. Il était quelqu'un à l'écoute, proche des enfants.

J'avais six ou sept ans lorsque j'ai pris conscience de ce qu'avait fait mon père. Je ne comprenais pas



comment il pouvait avoir été responsable de la mort d'un homme. C'est à cet âge que j'ai commencé à me questionner, mais j'étais trop jeune pour aborder un sujet aussi grave avec lui. J'ai donc effectué mes recherches de mon côté. À dix ou onze ans, j'ai eu à faire mon arbre généalogique pour un travail d'école. Cette tâche est rapidement devenue une passion qui me permettait de comprendre d'où je venais, mes racines ouvrières. Mon père a embarqué dans cette passion et ce projet nous a unis.

J'ai donc passé une bonne partie de mon enfance dans les bibliothèques et les cimetières, à tenter de retracer l'histoire de notre famille. Mes recherches à l'époque m'ont amené à comprendre les gestes que mon père avait posés. C'était beaucoup à assimiler pour un garçon qui n'avait pas vécu l'oppression de ses parents et de ses grands-parents, la souffrance, le manque d'argent, le travail dans les usines dans des conditions épouvantables, les complexes face à la communauté anglophone. Dans les médias, lorsqu'il est question de la crise d'Octobre, la mise en contexte

fait souvent défaut. On n'explique pas la succession d'événements qui ont mené aux actions. Ce sont les conditions de vie dans Ville Jacques-Cartier [un bidonville sur la rive sud de Montréal, fusionné à Longueuil en 1969, NDLR] qui ont conscientisé mon père. Il a été sensible très jeune à l'injustice et à la pauvreté. Dans l'effervescence des années 1960, la question nationale prenait de l'ampleur, et pour lui cette question était une façon de régler la question sociale. La souveraineté était un moyen de se libérer des chaînes de l'oppression. Mon père a été de toutes les grandes marches, mais il considérait avant tout la rue comme un moyen de s'exprimer pacifiquement.

Après avoir appris que certains jeunes se voyaient refuser l'entrée de Percé, mon père part en Gaspésie avec son frère Jacques et Francis Simard. Ils y fondent la Maison du pêcheur, une sorte d'auberge de jeunesse. L'idée était de se réapproprié un territoire qui devait appartenir aux Québécois, mais qui était réservé aux touristes américains. Après quelques conflits, la ville a finalement décidé de les mettre dehors. Cette histoire est devenue un enjeu national et en devenant le visage de ce conflit, mon père s'est retrouvé pour la première fois à l'avant-scène.

Chaque fois que mon père et ses amis utilisaient des moyens démocratiques pour s'exprimer, ça ne fonctionnait pas. Mon père et ses amis ont constaté qu'ils ne pouvaient plus prendre la rue, avoir des lieux d'échanges politiques, que les leaders syndicaux se faisaient arrêter de façon arbitraire, et que le seul moyen qu'il leur restait, c'était la clandestinité. C'est comme ça qu'ils ont commencé à s'organiser. Au début, ils ne s'identifiaient pas forcément au FLQ.

*Les Rose, c'est aussi l'histoire d'une famille, d'une lignée, et de comment tu t'inscris dans celle-ci.*

Je ne me suis jamais senti comme militant, bien que j'ai toujours été sympathique à plusieurs causes. *Les Rose* n'est pas un film militant, mais un film de famille. Je voulais créer une épopée familiale sur trois générations, la mienne, celle de mon père et mon oncle puis celle de ma grand-mère. Je voulais aussi montrer le milieu dans lequel j'ai grandi et qu'on voit rarement à l'écran. Je viens d'une famille de militants, j'ai passé mon enfance dans les couloirs de la CSN. *Les Rose*, c'est mon père et mon oncle, mais c'est un autre personnage que je n'ai pas connu, qui a été très important dans ma mythologie, soit ma grand-mère Rose Rose. Elle est décédée six ans avant ma naissance et en grandissant elle est devenue pour moi une figure mythologique. Tellement que lorsque ma sœur et moi racontions des menteries, nos parents nous demandaient de jurer sur la tête de Rose, ce qui était bien sûr impensable!

Après le choc de la mort de mon père, j'ai commencé une démarche d'enregistrement de la parole des gens du FLQ. J'ai passé huit ans à aller dans des sous-sols, à trouver des archives inédites avec l'aide de l'Office national du film (ONF). C'est là que j'ai découvert ma grand-mère, que je n'avais jamais entendue ni vue, sauf en photo. Pour moi, la révélation du film, c'est elle. Le monteur Michel Giroux et moi avons tout fait pour la positionner à l'avant-plan; pour comprendre ma famille, il fallait la comprendre. C'est elle qui a sensibilisé ses fils à remettre en question leur condition, qui leur a inculqué très jeunes des concepts comme la solidarité.

***Quand est né chez toi ce désir de saisir une caméra, d'être cinéaste ?***

J'ai toujours été cinéphile. Très jeune, je rêvais d'avoir une caméra. J'ai achalé mes parents trois ans pour en avoir une. Quand j'ai enfin tenu l'outil dans mes mains, peut-être que de façon inconsciente j'ai réalisé que c'était une façon d'immortaliser mon univers. J'avais déjà en tête de filmer des traces de ma famille. La caméra a été une façon d'être en communication avec celle-ci. Je les gossais, j'étais le petit gars qui les filmait tout le temps. Je ne sais pas à quel âge j'ai commencé à dire que j'allais faire un film sur ma famille, mais j'ai le sentiment que *Les Rose*, aujourd'hui à 33 ans, est l'aboutissement de 20 années de travail.

Mon père est mort subitement au moment où je commençais à lui présenter mon projet de film. J'étais envahi de culpabilité. Je me disais que je n'avais pas été assez rapide, que la parole de mon père allait disparaître. Mon oncle Jacques ne voulait pas me parler. C'était trop dur pour lui. Un jour il me demande un service, de l'aider à faire des rénovations dans sa maison. Je lui ai répondu que j'allais le faire, mais qu'en retour, je lui demandais de m'accorder une heure d'entrevue par jour. Il a accepté. Je suis allé accompagné de mon meilleur ami et collègue Éric Piccoli. Jacques était tellement concentré sur ses rénovations que, quand venait le temps de parler, il s'abandonnait complètement et ne voyait plus la caméra.

Mon père gardait tout, ses archives étaient une mine d'or. Un jour j'ai découvert ses enregistrements en prison, dont j'ignorais l'existence, et je me suis dit que je pouvais le faire vivre autrement que par les images véhiculées par les médias, celles de la fameuse entrevue avec le journaliste Marc Laurendeau, où il apparaît stoïque, en contrôle. Là, j'avais accès à son intimité, à une poésie que moi-même je ne connaissais pas. J'ai tout construit

autour de la révélation de ces cassettes. Celles où il s'adresse à sa mère m'ont bouleversé. Il m'a toujours dit qu'un des plus grands chagrins de sa vie a été de ne pas avoir vu sa mère sur son lit de mort, que ce droit lui avait été enlevé.

Je voulais prendre mon temps dans mes recherches. Je me sentais responsable. Lors de ma première rencontre avec la productrice Colette Loumède, elle m'a dit : « Tu sais Félix, tu n'as pas le droit de te tromper. » L'ONF et Babel Films m'ont donné un luxe rare : le temps. Au moment de commencer le montage, nous avions 500 heures de matériel. Réduire le tout à deux heures a été tout un défi. Le montage a été complété sur une période d'un an, au terme de nombreuses rencontres et discussions. Un autre élément important du film est la musique de Philippe Brach, qui a été très généreux avec nous. Cette fusion de talents a donné *Les Rose*, et aujourd'hui je me considère chanceux d'avoir fait le film que je voulais faire.

***Quelle a été justement cette relation avec l'ONF ? Est-ce qu'il y a eu des questionnements compte tenu de la nature sensible du sujet ? Il peut paraître surprenant qu'une agence culturelle fédérale soutienne un film sur Paul Rose.***

Beaucoup de gens pensaient que jamais je ne pourrais avoir de financement pour ce projet. J'ai réalisé rapidement que ce film était tellement ambitieux sur le plan des archives qu'il allait nécessiter beaucoup d'argent. Rien n'aurait été possible sans ma rencontre avec Colette Loumède, qui s'est battue pour le film. Oui, j'avais peur qu'on veuille faire passer mon père pour un salaud, je me faisais toutes sortes de scénarios, mais l'ONF m'a donné carte blanche. Bien sûr, il y a eu de nombreux questionnements éthiques, il est tout de même question de la mort d'un homme. Je ne voulais pas donner l'impression que je réduis la gravité des gestes posés par ma famille. Je ne cherchais pas à les excuser, seulement à les comprendre.

L'idée a toujours été de faire le film qui respecte Pierre Laporte. Sa mort n'a pas été qu'un symbole politique; il était un homme et ne méritait pas ce qui lui est arrivé. Plusieurs ont tenté d'excuser ces gestes, mais Paul et Jacques les ont toujours assumés pleinement. Toute leur vie, ils ont été confrontés par des gens comme Pierre Vallières qui tentaient de les excuser, de banaliser la mort de Laporte. Je voulais montrer la gravité des actes en les contextualisant et en montrant leurs conséquences sur l'histoire du Québec et celle de ma famille.

« Oui, j'avais peur qu'on veuille faire passer mon père pour un salaud, je me faisais toutes sortes de scénarios, mais l'ONF m'a donné carte blanche. Bien sûr, il y a eu de nombreux questionnements éthiques, il est tout de même question de la mort d'un homme. Je ne voulais pas donner l'impression que je réduis la gravité des gestes posés par ma famille. Je ne cherchais pas à les excuser, seulement à les comprendre. »

*Ton père a été incarné à plus d'une reprise dans notre cinéma, notamment dans La maison du pêcheur, d'Alain Chartrand, et de façon plus abstraite dans Octobre de Pierre Falardeau. Comme cinéaste et cinéphile, comment abordes-tu ces images fictives de ton père ? A-t-il déjà réagi à ces interprétations des événements de la crise d'Octobre ?*

Mon père était assez ouvert à tout ça. Il a même développé une série télé, qui s'appelait *Les Rose*, mais qui n'a jamais été produite pour des raisons qu'on peut imaginer. Je ne veux pas commenter ces films, pour moi c'est teinté par le fait qu'il y a le père que je connais et cette personne que je vois à l'écran. C'est la raison pour laquelle j'ai de la difficulté à m'abandonner dans ces films.

Paul est décédé avant d'avoir pu voir *La maison du pêcheur*, mais il a été généreux avec l'équipe de tournage. Le réalisateur Alain Chartrand est le fils de Michel Chartrand, qui était un grand ami de mon père. Il avait toujours ce souci d'expliquer cette histoire, d'illustrer le pourquoi. Nous avons été sur le plateau de tournage du film, quelques mois avant sa mort. L'expérience a été très touchante pour lui, ainsi que pour l'équipe de tournage. Je crois que de revivre ces événements lui a donné un coup. Le maire de Percé de l'époque, André Méthot, était sur le plateau également, il est allé voir mon père comme s'il était un grand ami. Mon père n'a pas été capable de lui adresser la parole, c'était trop difficile pour lui. Vincent-Guillaume Otis, qui interprète mon père, est un grand acteur, il a été capable d'aller chercher son énergie, et dans toutes les réincarnations de Paul Rose, Vincent-Guillaume est le seul qui a réussi à recréer cette force tranquille qui le caractérisait tant. Même pour moi ça a été confrontant, j'avais l'impression de voyager dans le temps et de voir mon père à mon âge.

*En amont de la sortie du film en salle, son annonce sur les réseaux sociaux a créé de fortes réactions, prouvant que les événements de la crise d'Octobre sont encore frais dans la mémoire des Québécois. Dans cette foulée, certains ont qualifié ton père de grand homme, d'autres de terroriste. Comment appréhendes-tu la sortie du film ?*

J'ai été le premier surpris par ces réactions. J'ai vécu les 30<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> anniversaires d'Octobre. Quand mon père est mort, une motion a été déposée pour que toute forme de commémoration soit interdite. J'ai fait déjà l'expérience de cette polarisation et je sais que la sortie du film ne sera pas un moment facile. Il s'agit quand même de mon père, je ne suis pas de glace, je ne suis pas insensible à ces commentaires. Mais je me prépare. Beaucoup de réactions ont été positives. J'ai hâte de rencontrer les gens, surtout en dehors des grands centres, dans les régions, que mon père avait tant à cœur. ▲

